



FEUILLET DE ST SYMÉON

N°52—AU SYNAXAIRE DES PREMIER ET DEUX JANVIER 2020

1er janvier Mémoire de saint Basile le Grand
1er janvier Mémoire de la Circoncision du Seigneur
2 janvier Mémoire de saint Seraphim de Sarov

Au Synaxaire des deux premiers jours de l'année



**1^{er} janvier Fête de saint Basile le Grand
et Mémoire de la Circoncision du Seigneur**

Bien que la Circoncision soit une fête du Seigneur, l'ordonnance liturgique de ce jour donne la priorité à la célébration de saint Basile.

Le premier janvier l'Église orthodoxe vénère la mémoire de notre saint Père Basile le Grand, archevêque de Césarée en Cappadoce, Notre saint Père Basile le Grand vit le jour en 329, à Césarée de Cappadoce, au sein d'une famille riche et distinguée, dont le plus grand titre de gloire est d'avoir orné la robe de l'Église d'une série de saints, comme d'autant de bijoux. Un de ses aïeux maternels avait gagné la palme du martyre, ses grands-parents paternels avaient confessé le Christ pendant la persécution de Maximin Daïa et

s'étaient réfugiés dans les montagnes du Pont, où ils vécurent pendant sept ans (306-313), nourris miraculeusement par les bêtes sauvages. Ses parents, saint Basile l'Ancien et sainte Emmélie, se rendirent célèbres par leurs vertus, leur sollicitude envers les pauvres et pour avoir guidé leurs dix enfants sur le chemin de la sainteté. Sa sœur, sainte Macrine, dite la Philosophe fête le 19 juillet, véritable chef spirituel de la famille, encouragea vers la vie monastique sa mère et ses frères : saint Naucrèce [fête le 8 juin], saint Grégoire, futur évêque de Nysse [fête le 10 janvier], et saint Pierre, futur évêque de Sébaste [fête le 9 janvier].

Saint Basile passa son enfance à Néocésarée dans le Pont, recevant les semences de la foi orthodoxe de sa mère et de sa grand-mère, sainte Macrine l'Ancienne, disciple de saint Grégoire le Thaumaturge [fête le 17 novembre]. Sous la direction de son père, célèbre maître de rhétorique, il progressa rapidement dans la connaissance des lettres profanes, qu'il avait soin d'associer à l'avancement dans la vertu. Après la mort de celui-ci, il poursuivit ses études, en quête des meilleurs maîtres, dans les plus grands centres de la culture d'alors : Césarée de Palestine, Constantinople et finalement Athènes, l'antique capitale de la science et de l'éloquence, où sa réputation l'avait précédé, par

l'entremise de Grégoire le Théologien, dont il avait fait la connaissance en Cappadoce. Leur amitié, d'abord commune et humaine, devint toute sainte et spirituelle quand ils découvrirent qu'ils n'avaient tous deux pour but unique que Dieu et l'acquisition des biens célestes.

Étroitement unis par le lien de la charité, toutes choses leur étaient communes : le logis, la table frugale, la répugnance pour les dissipations des jeunes gens de leur âge, la soif insatiable de science et de sagesse, l'audace dans les hautes spéculations de l'intelligence, l'amour de l'éloquence et, surtout, une sainte émulation dans la course vers la perfection de la vertu, tendus vers les espérances futures ; si bien qu'on eût cru qu'ils n'avaient qu'une âme en deux corps, malgré leurs caractères très différents. Basile, le cœur ferme, l'intelligence vigoureuse et décidée, s'intéressait à toutes les sciences, excellait en toutes : aussi bien dans la philosophie, la grammaire, la logique, la rhétorique, que dans les mathématiques, l'astronomie, et même dans les arts pratiques comme la médecine. Là où la prédication de saint Paul avait été dédaigneusement rejetée par les sophistes orgueilleux, Basile et Grégoire faisaient triompher la folie de la Croix, en employant les armes mêmes de la sagesse profane. Basile acquit ainsi un tel prestige qu'une fois ses études achevées, ses condisciples voulurent le garder comme maître ; mais, avide de voler vers de nouveaux horizons, il quitta la ville et avec elle la culture hellénique, en leur laissant pour quelque temps Grégoire, comme un otage.

De retour dans sa patrie (356), il découvrit que sa mère Emmélie et sa sœur Macrine avaient transformé leur demeure familiale d'Annésis en couvent et que ses frères menaient eux aussi la vie monastique, à proximité, avec des hommes. Les exhortations enflammées de Macrine, l'exemple des ascètes installés depuis peu en Cappadoce sous l'influence d'Eustathe de Sébaste et surtout une méditation approfondie de l'Évangile lui firent réaliser combien vaine avait été jusque-là sa course après la sagesse de ce monde. Il abandonna sa carrière prometteuse de rhéteur, se fit baptiser et décida de chercher un père spirituel pour le conduire sur la voie de l'ascétisme. N'en ayant pas trouvé dans son pays, il entreprit un grand voyage vers les centres prestigieux de la vraie philosophie : l'Égypte, la Palestine, la Syrie et jusqu'à la Mésopotamie, où il put admirer les exploits ascétiques et les vertus divines des citoyens du ciel qui s'y illustraient. Semblable à une abeille industrielle, il récoltait chez les uns et les autres le meilleur de ce qu'il pouvait trouver et acquit ainsi en peu de temps une connaissance approfondie dans l'art de l'ascèse. Il lui restait cependant à la mettre en application dans un endroit propice, suffisamment retiré du monde et silencieux pour y vaquer à l'œuvre de Dieu sans distraction. Ce lieu, il le trouva dans une vallée désertique, séparée du monastère familial d'Annésis par le cours de l'Iris, véritable paradis terrestre, selon son jugement, où il put attirer Grégoire et mener pendant quelque temps en sa compagnie la vie d'ascèse, de travail manuel, de méditation de l'Écriture sainte et de prière, dont ils rêvaient depuis Athènes. S'étant dépouillé de tous ses biens pour se faire pauvre, comme notre Seigneur s'est dépouillé de sa gloire pour nous enrichir de sa divinité, Basile ne gardait que le strict nécessaire pour couvrir son corps et survivre jusqu'au lendemain. Son seul trésor était la Croix qu'il embrassait dans toute sa conduite : par l'ascèse, en vivant comme déchargé de la chair, et par la patience dans la maladie qu'il aura comme compagne jusqu'à sa mort. Resté seul au bout d'une année, Basile n'en rayonnait pas moins dans toute la région par sa science et sa vertu, et nombreux étaient ceux qui venaient lui rendre visite : moines, laïcs, et même les enfants, envers lesquels il montra toujours une tendre affection. Comme un nombre croissant de ses visiteurs décidaient d'embrasser eux aussi cette vie semblable à celle des anges, il commença pour eux la rédaction de ses fameuses Règles, considérées comme la véritable charte de fondation

du monachisme, tant en Orient qu'en Occident. Malgré son jeune âge, il légiférait avec l'autorité d'un vieillard blanchi par de longues années de travaux ascétiques, et montrait la connaissance approfondie de l'âme humaine que Dieu lui avait accordée au cours des jours et des nuits qu'il consacrait à la prière. Corrigeant les excentricités ascétiques des disciples d'Eustathe de Sébaste, il insiste sur la vie communautaire menée sous la direction d'un seul père, image vivante du Christ, sur l'exigence du dépouillement complet de tous biens et de toute volonté propre, sur la charité et le respect des uns pour les autres, sur l'application des commandements de l'Évangile avec crainte de Dieu et foi orthodoxe. Rappelé à Césarée en 360, il fut ordonné diacre par son évêque, Dianios, et assista au concile de Constantinople, au cours duquel il put mesurer avec douleur combien l'Église du Christ était déchirée par les luttes interminables entre ariens, semi-ariens (homoiooussiens) et orthodoxes. Le faible Dianios s'étant laissé entraîner à signer le formulaire favorable aux hérétiques, Basile rompit quelque temps la communion avec lui et regagna sa solitude, où il fut rejoint par saint Grégoire en fuite après son ordination forcée. En 363, il fut ordonné prêtre par le nouvel évêque de Césarée, Eusèbe ; mais, un différend ayant bientôt été suscité entre eux par des envieux, Basile gagna derechef son ermitage afin de préserver la paix. Pendant ce séjour, il poursuivit l'organisation des moines de Cappadoce en communautés cénobitiques, régla leur mode de vie, leurs offices liturgiques, leurs relations mutuelles et leurs contacts avec le monde. Partisan résolu de la vie communautaire, saint Basile n'en abandonnait pas pour autant son amour pour la vie solitaire. Non loin de chaque monastère, il avait soin de fonder des cellules pour des ermites, de sorte que les solitaires ne fussent pas privés de la sécurité que donne la compagnie des hommes et que ceux qui étaient consacrés à la vie pratique reçoivent exemple et émulation de ceux qui persévèrent dans le silence et la prière sans distraction.

Dans le prologue de sa Règle, saint Benoît de Nursie [fête le 14 mars] reconnaît s'être grandement inspiré de « notre père Basile ». Devant la menace provoquée par l'avènement du farouche empereur arien Valens (365), Basile se résolut à quitter de nouveau sa famille monastique pour prendre cette fois une part active au combat pour la Vérité. Après s'être réconcilié avec Eusèbe, il fut chargé de l'instruction du peuple de Césarée. Avec une admirable éloquence, il leur enseignait à admirer la sagesse de Dieu dans la création (Homélie sur l'Hexaéméron) et leur inspirait l'amour de la véritable beauté que l'âme obtient par la pratique des vertus et la méditation de la sainte Écriture (Homélie sur les psaumes). Pendant la terrible famine qui accabla la ville en 367, il fit preuve d'une admirable charité : distribuant les derniers biens qui lui restaient, faisant ouvrir les greniers des riches et des accapareurs par la force irrésistible de son éloquence (Homélie sur les richesses), se dépensant sans compter pour organiser les distributions de vivres et mettant ses connaissances médicales au service des malades. Des milliers de personnes furent ainsi sauvées de la mort et lui gardèrent une si grande reconnaissance que son élection sur le siège de Césarée, difficilement acquise à cause des intrigants et des hérétiques, fut saluée avec enthousiasme par les fidèles (370).

Dès son installation, le nouveau métropolitain se prépara au combat en affermissant la foi et en réglant la discipline de son clergé et de ses évêques suffragants. Voyant que la métropole de Césarée s'élevait, seule avec celle d'Alexandrie, comme une tour fortifiée contre ses entreprises, Valens décida de s'y rendre en personne et envoya devant lui le préfet Modeste pour soumettre l'intrépide évêque. Après avoir vainement essayé d'attirer Basile par des promesses et des paroles flatteuses, le préfet le menaça de confiscation de ses biens, d'exil, de tortures de toutes sortes et de la mort. « Cherche d'autres menaces à me faire, répondit le saint d'un ton assuré, car il n'y a rien là qui

m'atteigne. En vérité, un homme qui n'a rien ne craint point la confiscation, à moins que tu ne tiennes à ces méchants haillons que voilà et à quelques livres : ce sont là tous les biens que je possède. Quant à l'exil, je n'en connais point, puisque je ne suis attaché à aucun lieu ; celui que j'habite n'est pas à moi et je me regarde comme chez moi dans quelque lieu où l'on me relègue ; ou plutôt, je regarde toute la terre comme étant à Dieu et je me considère comme étranger où que je sois. Pour les supplices, où les appliqueras-tu ? je n'ai pas un corps capable d'en supporter (...).

Quant à la mort, je la recevrai comme une faveur, car elle me conduira plus tôt vers Dieu pour qui je vis, pour qui j'agis, pour qui je suis plus qu'à demi-mort et vers qui je soupire depuis longtemps. » Stupéfait et désarmé, le préfet confessa qu'il n'avait jamais entendu de telles paroles.

- « C'est que tu n'as jamais eu affaire à un évêque », reprit Basile. Guéri ensuite d'une maladie par la prière du saint, Modeste devint son ami et son admirateur empressé.

Une autre fois, comme les ariens menaçaient de s'emparer de l'Église de Nicée, saint Basile, tel un nouvel Élie (I Rois 18,20-40), suggéra que l'un et l'autre parti élèvent successivement leurs prières devant les portes fermées de l'église. Les supplications des hérétiques restèrent sans effet, mais dès que le saint éleva les mains pour s'adresser à Dieu, toute l'église trembla sur ses bases et les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes aux cris d'allégresse des fidèles". De tels signes de Dieu se produisirent au sein même de la famille du souverain : son fils de six ans fut frappé de mort subite après qu'il eut signé une déclaration hérétique ; quant à Valens lui-même, entrant un jour dans l'église de Césarée, lors de la célébration de la Théophanie, il fut tellement impressionné par la beauté des chants, le bon ordre de la foule et surtout par l'allure majestueuse de saint Basile, debout devant l'autel, tel le Grand Prêtre de notre salut, Jésus, qu'il vint malgré lui porter son offrande avec les fidèles. Un peu après, comme on présentait à l'empereur l'ordre de bannissement de l'évêque à signer, sa plume se brisa à trois reprises. Effrayé par tous ses signes de la faveur de Dieu, il cessa d'inquiéter le saint ; mais, n'en renonçant pas néanmoins à sa politique, il fit diviser la Cappadoce en deux métropoles ecclésiastiques, afin de réduire ainsi l'influence de l'évêque de Césarée. Basile réagit aussitôt en créant de nouveaux évêchés, sur les sièges desquels il plaça des hommes sûrs (son frère Grégoire à Nysse, Grégoire le Théologien à Sasimes...). Il fit aussi des appels répétés à la charité des évêques d'Occident, alors solidement établis dans la paix et la foi orthodoxe, en leur demandant d'envoyer une délégation en Orient en vue d'un grand concile orthodoxe ; mais il ne trouva chez eux qu'un froid soutien. Les Occidentaux soutenaient en effet Paulin, rival de saint Méléce [fête le 12 février] sur le siège d'Antioche, occasionnant ainsi de nouveaux déchirements à l'intérieur de l'Église, déjà assaillie de toutes parts à l'extérieur par les hérétiques.

Sur le plan doctrinal, ayant déjà réfuté les ariens extrémistes (Traité contre Eunome, en 364), saint Basile s'attaqua alors aux semi-ariens (homoioussiens) qui, malgré leur apparente proximité avec les orthodoxes, n'en troublaient que davantage la situation par d'inextricables querelles de personnes. Contre les adversaires de la divinité du Saint-Esprit (pneumatomaques ou macédoniens), il fut le premier des Pères orthodoxes à oser déclarer clairement que le Saint-Esprit est pleinement Dieu, de même nature que le Père et le Fils. Inspiré lui-même par l'Esprit de Dieu, communiant par la grâce au mystère de l'union ineffable des trois Personnes de la Sainte Trinité, saint Basile savait discerner le moment favorable et la manière d'exposer avec une clarté et une précision incomparables les notions fondamentales de la théologie orthodoxe (essence, hypostase), sans jamais les isoler du mystère de notre salut et de la déification de l'homme en Christ. Critère de vérité, il exerçait son autorité bien au-delà des limites de

son diocèse. Tel un aigle qui s'élève vers les hauteurs, il surveillait » tout, protégeait toutes les églises en détresse en les couvrant de ses ailes. Il fit pour cela de nombreux voyages et, quand il en était empêché par ses fréquentes maladies, il indiquait la voie à suivre dans une importante correspondance, qui reste un des trésors de la littérature patristique. Ce prestige sans cesse grandissant lui valut, à la mort de saint Athanase d'Alexandrie (373), ce défenseur infatigable de la foi de Nicée, d'être considéré comme le phare de l'Orthodoxie et le porte-parole le plus autorisé de la Vérité.

En dépit de cette activité, saint Basile n'en restait pas moins le pasteur attentif de son troupeau spirituel et le père compatissant pour chacun de ses fidèles. Sa sollicitude à l'égard des pauvres ne connaissait pas de bornes et, poursuivant l'œuvre entreprise quand il était prêtre, il fit construire un peu en dehors de Césarée un immense établissement de bienfaisance, la « cité de la charité », appelée par la suite Basiliade", qui regroupait autour d'une église : hôtellerie, hospices, hôpitaux, léproserie, école, ateliers, etc.... Chaque fois qu'il le pouvait, le saint s'y rendait, n'hésitant pas à soigner lui-même les malades les plus repoussants ou à embrasser les lépreux.

D'après le témoignage de saint Éphrem [fête le 28 janvier], quand saint Basile prêchait, une colombe blanche et lumineuse lui murmurait à l'oreille ses sublimes paroles, et quand il offrait le saint Sacrifice, il devenait semblable à une colonne de feu montant de la terre au ciel. L'Église Orthodoxe continue jusqu'à nos jours de célébrer la Liturgie dont on lui attribue la composition et d'utiliser ses prières à la haute inspiration théologique. Il encouragea également le développement des fêtes des martyrs et le culte des saintes reliques.

Docteur universel, lumière de la Foi orthodoxe, père des moines, nourricier des pauvres, providence de tous ceux qui espèrent en Dieu, saint Basile fut le modèle parfait de l'évêque, l'image vivante du Christ qui, par lui, se faisait tout pour tous, parlant par ses paroles et répandant par ses actions les trésors de son amour pour les hommes. Pourtant, en tant qu'homme, il ne connaissait qu'échecs, calomnies et afflictions de toutes sortes ; malgré ses efforts, les divisions persistaient à tel point que tout autre que lui aurait pu désespérer de voir se rétablir un jour la paix.

Ce n'est qu'une année avant sa mort que, Valens ayant succombé lors d'une campagne contre les Goths (378), le pieux Théodose lui succéda bientôt sur le trône (379) et commença sans retard à chasser les ariens et à rétablir les évêques orthodoxes sur leurs sièges.

Mais, le corps épuisé par la maladie et les austérités, le saint remit son âme à Dieu le, janvier 379, avant de voir le couronnement de ses travaux, lors du Second Concile Œcuménique à Constantinople (381). Ses funérailles, célébrées au milieu d'un extraordinaire concours de peuple, furent son triomphe.

On eût dit qu'on s'y rassemblait pour le Second Avènement du Christ, et plusieurs miracles s'y accomplirent. Conformément au nom qu'il avait reçu, saint Basile occupe maintenant une place « royale » (Basileios = royal) dans la cour des saints Pères, toute proche du trône du Roi céleste



Mémoire de la Circoncision du Seigneur selon la chair

Le premier janvier l'Église orthodoxe célèbre aussi la Circoncision selon la chair de notre Seigneur, Dieu et Sauveur Jésus-Christ. Huit jours après la naissance du Sauveur, ses parents le firent circoncire (Lc 2, 21), conformément à l'ordre donné par Dieu à Abraham au moment où Il lui promit d'établir une alliance éternelle avec lui et toute sa descendance : Et voici mon alliance qui sera observée entre Moi et vous, c'est-à-dire ta race après toi (. . .) quand ils auront huit jours tous vos mâles seront circoncis de génération en génération (Gn 17, 10-12). Celui-là même qui, par amour des

hommes, a accepté de revêtir la nature humaine qu'il a créée, a poussé la compassion jusqu'à assumer celle-ci dans son état déchu et corrompu, sans toutefois se soumettre au péché. Par le retranchement de ce morceau de peau morte, symbole de la mortalité des hommes pécheurs, Lui, le Pur, le sans-péché, acceptait de recevoir le signe de la réconciliation qu'en tant que Dieu et Auteur de la Loi Il avait Lui-même instituée. Dès son arrivée sur la terre, Il se soumet humblement au précepte de la Loi, montrant ainsi que les figures obscures trouvent en lui leur accomplissement. Les quelques gouttes de sang qu'Il verse en ce jour sont le prélude du sang qu'Il va bientôt verser sur la Croix pour laver les péchés du monde et nous délivrer de notre condamnation ; c'est pourquoi, avec la circoncision du Seigneur, c'est en fait le mystère complet de notre Rédemption que nous commémorons.

Aujourd'hui, par la circoncision du Second Adam, prend fin la circoncision charnelle de l'ancienne Alliance, et la Nouvelle et véritable Alliance, marquée par une circoncision spirituelle, est inaugurée par son sang. Le baptême chrétien constitue cette véritable circoncision spirituelle, ce signe de l'appartenance au peuple nouveau, non plus par le retranchement d'un morceau de peau morte, mais par l'affranchissement de la mort elle-même accomplie par la communion à la mort et à la Résurrection vivifiantes du Seigneur. Pour cette raison, saint Paul et les Apôtres se sont opposés avec énergie à ceux qui voulaient contraindre les convertis venus du paganisme à se faire circoncire (Act 15,5-30 ; 1 Cor 7,18-19 ; Gal 2, 6 et 6, 15). C'est en Lui (le Christ), dit-il, que vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'est pas de main d'homme (...) telle est la circoncision du Christ. Ensevelis avec lui lors du baptême, vous en êtes aussi ressuscités avec lui, parce que vous avez cru en la force de Dieu qui l'a ressuscité des morts (Col 2, 11-12).

En effet dans le Christ Jésus ni circoncision ni incirconcision, mais seulement la foi opérant par la charité (Gal 5, 6). En mettant un terme au précepte de l'Ancienne Alliance par sa propre circoncision, le Christ nous appelait donc à la circoncision du cœur, au renouvellement spirituel, qu'Il avait déjà annoncé par ses prophètes (Rm 2, 25-29).

C'est également sous forme de prophétie que Dieu avait ordonné à Abraham de pratiquer la circoncision de la chair une fois accomplis les sept premiers jours de la vie de l'enfant, symbole de l'ensemble du déroulement du temps (Gn 1). Le huitième jour figurait donc le passage au-delà du temps de ce monde de mort vers la vie éternelle, qui

nous a été ouvert par la Résurrection du Seigneur le « huitième » jour de la semaine, lequel est également le premier et unique jour de la vie sans fin et sans changement. En étant circoncis le huitième jour après sa naissance, le Christ nous annonçait donc sa Résurrection et notre délivrance finale.

Conformément à l'usage, Joseph, en ce jour, donna à l'enfant le nom que l'Ange de Dieu lui avait indiqué à (Mt 1,21 ; Lc 1,31) : Jésus, c'est-à-dire Sauveur. Par ce seul nom était ainsi révélée sa mission sur la terre, ce pourquoi le Dieu éternel et Créateur s'est fait homme. Le nom de Jésus résume et exprime tout le mystère de notre salut. Plus qu'un mot conventionnel, il rend mystérieusement présente la Personne elle-même du Sauveur, dans toute sa puissance triomphante.

Ainsi Dieu l'a-t-il exalté et lui a-t-il donné le Nom qui est au-dessus de tout nom, pour que tout au nom de Jésus, s'agenouille, au plus haut des cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue proclame de Jésus-Christ qu'il est Seigneur à la gloire de Dieu le Père (Phil 2, 9-11).

Comme le montre d'innombrables exemples dans la sainte Écriture (Act 3, 6 ; 4,7, 10,30 ; 10,43 ; 16, 18 ; 19, 13, etc.) et dans les Vies des saints, c'est par le Nom de Jésus invoqué avec foi que les miracles s'accomplissent, que les démons et les forces de la mort prennent la fuite, comme brûlés par le feu de sa divinité, conformément à sa promesse : Et tout ce que vous demanderez en mon Nom, je le ferai... (Jn 14,13). C'est pourquoi, les chrétiens orthodoxes, témoins de ce Nom qui procure la Vie (Jn 20,31), se doivent de tout faire au nom de Jésus : Quoi que vous puissiez dire ou faire, que ce soit toujours au nom du Seigneur Jésus, rendant par Lui grâce au Père (Col 3, 17).

En répétant sans cesse, en toutes circonstances et à chaque respiration la sainte prière : « Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de moi pécheur ! » ce sera la Personne même de notre Seigneur qui habitera nos pensées, qui inspirera notre conduite, qui purifiera nos passions et qui, trouvant peu à peu une demeure stable dans notre cœur, fera alors resplendir en nous la Lumière divine de sa Face. La commémoration de la Circoncision, le huitième jour après la Nativité, est donc aussi la fête du saint Nom de Jésus et de la prière qui nous procure la grâce de son Esprit Saint.



2 janvier Séraphim de Sarov.

Le 2 janvier l'Église orthodoxe vénère la mémoire de notre vénérable Père théophore Séraphim de Sarov.

Ce grand témoin de la lumière du Saint-Esprit s'est levé, tel un astre nouveau, sur la terre russe, le 19 juillet 1759, à l'époque où l'esprit des prétendues « Lumières » envahissait l'Europe et la Russie, préparant de loin les temps sombres de l'athéisme. Fils de pieux marchands de la ville de Kursk, il grandit dans la piété et l'amour de l'Église, et reçut dès son jeune âge les faveurs de la Mère de Dieu par une guérison miraculeuse. À dix-sept ans, il quitta le monde, muni de la bénédiction

de sa mère, et entra au monastère de Sarov, situé dans le diocèse de Tambov au centre de la Russie, où il devint rapidement un modèle d'obéissance et de vertus monastiques.

Avec joie et bonne humeur, il s'acquittait de toutes les tâches les plus astreignantes pour le service des frères, jeûnait pour vaincre les élans de la chair, et gardait jour et nuit son intelligence fixée dans le souvenir de Dieu par la Prière de Jésus. Au bout de quelque temps, il tomba très gravement malade et, malgré la douleur, il refusait l'aide des médecins, demandant uniquement le seul remède qui convient à ceux qui ont tout abandonné pour Dieu : la sainte Communion. Quand on lui apporta le saint viatique, la Très Sainte Mère de Dieu lui apparut, au sein d'une intense lumière, en compagnie des saints Apôtres Pierre et Jean le Théologien, et elle leur dit, en montrant le jeune novice : « Celui-ci est de notre race ! » Peu de temps après, il guérit complètement, et par la suite il fit construire une église pour l'infirmerie, située sur l'emplacement de cette apparition.

Au bout de huit années de noviciat, il fut tonsuré moine sous le nom de Séraphim (« flamboyant »), nom qui excitait encore davantage son zèle pour imiter ces serviteurs de Dieu incorporels et brûlants d'amour. Ordonné diacre, il passait les nuits entières en prière avant de célébrer la Divine Liturgie ; et, progressant sans cesse dans les saintes vertus, le Seigneur lui accordait en retour de nombreuses visions, extases et consolations spirituelles. Prudemment dirigé par ses Anciens, il ne tirait cependant aucune vaine gloire de ces faveurs divines. Elles lui étaient au contraire l'occasion de s'enfoncer dans l'humilité et le blâme de soi, et de rechercher davantage la solitude.

Peu de temps après son ordination sacerdotale et la mort de son père spirituel, il obtint la permission de se retirer en solitaire, dans la forêt profonde, à 6-7 kilomètres du monastère, et de bâtir une petite cabane en bois entourée d'un jardinet, sur une colline qu'il nomma la « Sainte Montagne ». Il y restait toute la semaine, ne rentrant au monastère que les dimanches et les jours de fêtes, et passait tout son temps dans la prière, la lecture et les labeurs corporels agréables à Dieu.

Chacune de ces activités lui était une occasion d'élever sa pensée aux choses de Dieu. Il ne connaissait rien de profane et supportait avec patience les rigueurs de l'hiver et les assauts des insectes l'été, heureux de partager ainsi les souffrances du Seigneur pour la purification de son âme. Il portait continuellement un gros évangile attaché sur son dos, comme le « fardeau du Christ », et il se rendait dans les endroits de la forêt, auxquels il

avait donné les noms de lieux saints : Bethléem, le Jourdain, le Thabor, le Golgotha, afin d'y lire les péripécies correspondantes. Il vivait ainsi intensément chaque jour, la vie même et la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ. La méditation continue de la Sainte Écriture ne lui donnait pas seulement la connaissance de la vérité, mais elle lui procurait aussi la pureté de l'âme et la componction du cœur, de sorte qu'en plus de la récitation des offices divins aux temps fixés et de ses mille prosternations quotidiennes, il pouvait prier sans relâche, l'intelligence plongée dans son cœur.

Il se nourrissait d'abord du pain fourni par le monastère, puis des seuls produits de son jardin, et il se privait bien souvent de sa pitance pour la distribuer aux animaux qui aimaient venir près de sa cabane, en particulier à un ours énorme, devenu aussi docile qu'un chat.



En voyant ce mode de vie si agréable à Dieu et si proche de celui des êtres incorporels, l'ennemi séculaire du genre humain, le diable, excité de jalousie, déclencha contre l'ascète du Christ ses attaques accoutumées : pensées d'orgueil, vacarmes, apparitions effrayantes, etc. ; mais le vaillant guerrier repoussait tous ses assauts par la prière et le signe de la Croix. Comme la guerre des pensées se faisait plus pressante, le saint décida d'entreprendre un combat digne des hauts-faits des stylites de jadis : il passa mille jours et mille nuits, debout ou à genoux sur un rocher, en répétant sans cesse la prière du Publicain : ô Dieu, sois propice au pécheur que je suis ! (Lc 18, 13). C'est ainsi qu'il fut définitivement délivré du combat des pensées. Mais le diable, ne s'en tenant pas encore pour vaincu, envoya contre lui trois brigands qui, furieux de ne pas trouver sur le pauvre moine l'argent qu'ils espéraient, le frappèrent à coups de bâtons et avec le revers de sa hache, et le laissèrent à demi-mort, tout ensanglanté et les os rompus. Bien que de forte constitution, le doux Séraphim ne chercha pas à se défendre et s'offrit aux coups dans la pensée qu'il participait ainsi aux souffrances du Seigneur. Malgré son état lamentable, il réussit à se traîner jusqu'au monastère où, après cinq mois de souffrances, il fut miraculeusement guéri par une apparition de la Mère de Dieu, en tout point semblable à celle advenue lorsqu'il était novice. Il resta cependant voûté jusqu'à la fin de ses jours et ne se déplaçait plus que péniblement, appuyé sur un bâton.

Cette infirmité lui permit de gravir un nouveau degré de l'échelle dressée pour lui vers le ciel et d'entreprendre, de 1807 à 1810, le combat du silence dans la solitude. Aussitôt rétabli, il regagna son « désert » et, ne pouvant plus retourner régulièrement au monastère, il cessa aussi de recevoir ou d'adresser la parole à qui que ce soit. Chaque fois qu'il rencontrait quelqu'un dans la forêt, il se prosternait profondément à terre devant lui, sans un mot, jusqu'à ce que celui-ci s'éloigne. Il pouvait garder ainsi son intelligence fixée en Dieu, sans interruption ni distraction. Entre-temps l'higoumène du monastère mourut, et certains moines commencèrent à montrer une animosité marquée à l'égard du saint ermite, l'accusant de se séparer de la communion de l'Église. Finalement, on lui donna l'ordre de regagner le monastère. Séraphim se soumit sans aucune opposition et s'installa dans une étroite cellule, où il commença un nouveau stade de sa vie ascétique : la réclusion. Dans le vestibule, il avait fait placer son cercueil, dans lequel il aimait prier, et dans sa cellule, où personne n'entrait jamais, il n'avait qu'un sac de pierres pour couche, un tronc d'arbre pour siège et une icône de la « Vierge de tendresse », appelée par lui « la Joie de toutes les joies », devant laquelle brûlait en permanence une veilleuse. Il vivait ainsi dans le silence complet, augmentant ses

austérités, lisant et commentant pour lui-même chaque semaine tout le Nouveau Testament, priant sans cesse, le cœur en veille, et ayant les anges et les saints comme seuls témoins de ses fréquentes extases et ravissements de l'intelligence dans les demeures célestes.

Au bout de cinq ans de réclusion, il ouvrit sa porte, laissant entrer ceux qui voulaient le voir, mais sans rompre cependant son silence, même pour les visiteurs les plus importants. Puis, en 1825, l'heure d'abandonner la vie hésychaste lui ayant été révélée par la Mère de Dieu, il commença à faire profiter les autres hommes des fruits de son expérience : les moines d'abord, qu'il exhortait à l'observance des règles monastiques et au zèle dans l'œuvre de Dieu, puis les laïcs, en nombre rapidement croissant. Après avoir communiqué volontairement à la Passion du Seigneur pendant quarante-sept ans de vie ascétique, en passant successivement par les états de cénobite, d'hésychaste, de stylite et de reclus, ce petit vieillard habillé de blanc, tout courbé sur son bâton, se tournait vers les hommes, rempli de la grâce et de la lumière du Saint-Esprit, afin de s'acquitter du ministère supérieur de la paternité spirituelle (startchestvo), devenant pour tout le peuple russe un véritable « apôtre », témoin et prédicateur de la Résurrection. Sa porte restait ouverte à tous jusqu'à la nuit. Il saluait ses visiteurs avec gaieté, en leur disant : « Ma Joie, le Christ est ressuscité ! » Il montrait une tendresse toute particulière envers les pécheurs qui venaient vers lui repentants, comme le fils prodigue vers son Père (Le 11). Sa douceur surnaturelle convertissait les cœurs les plus durs, son humilité abaissait les plus fiers et leur faisait verser des larmes comme des enfants.

Pour les aristocrates comme pour les hommes du peuple, la cellule du « pauvre Séraphim » était semblable à l'antichambre du ciel. Une conversation avec lui, ou une simple bénédiction, devenait un véritable entretien avec Dieu, qui pouvait changer radicalement l'orientation de leur vie. Grâce à son don de clairvoyance, il perceait les secrets des cœurs et révélait leurs péchés aux pénitents qui n'osaient pas les avouer, il répondait à des lettres sans avoir besoin de les ouvrir, et savait donner à chacun le conseil, la consolation, l'encouragement ou la réprimande qui convenait. Complètement abandonné à la volonté de Dieu, il leur disait, sans examen, la première parole que Dieu lui révélait, et tombait toujours juste. Sa charité – c'est-à-dire l'amour de Dieu en lui – consolait tous, pardonnait tout, recouvrait tous.

Il accomplissait un grand nombre de guérisons miraculeuses, en oignant les malades avec l'huile de la veilleuse qui brûlait dans sa cellule ou en leur faisant boire de l'eau de la source, appelée par la suite « la source du Père Séraphim », située à peu de distance du monastère, dans son « désert proche », où il aimait passer ses après-midi. On lui adressait tant de demandes de prières, pour les vivants et pour les défunts, qu'il lui était impossible de commémorer tous les noms, aussi allumait-il pour chacun un cierge dans sa cellule surchauffée et constamment illuminée de centaines de flammes, comme autant d'âmes vivantes. Dieu lui accorda également le charisme de la prophétie, et il prédit des événements à venir, tant pour des individus que pour tout le pays, comme la guerre de Crimée, la famine et la terrible épreuve qui devait ravager l'Église et le peuple russes un siècle plus tard ; mais il cachait ses prophéties derrière des paroles énigmatiques, qu'on ne comprenait qu'après la réalisation des événements.

Un soir de novembre 1831, le riche propriétaire Nicolas Motovilov, qui avait été récemment guéri par l'homme de Dieu et était devenu son ardent disciple, lui demanda : « Quel est le but de la vie chrétienne ? » Le père Séraphim lui répondit : « C'est l'acquisition du Saint-Esprit, que l'on obtient par les œuvres saintes recommandées par l'Église, et surtout par la prière. »

Comme son interlocuteur le pressait de questions pour savoir plus précisément

qu'est-ce que la grâce du Saint-Esprit, le starets le prit soudain dans ses bras, le regarda fixement – son visage était devenu plus brillant que le soleil en plein midi –, et il lui dit avec autorité : « Regardez-moi, Ami de Dieu, ne craignez pas. J'ai demandé au Seigneur de tout mon cœur de vous rendre digne de voir de vos yeux corporels la descente du Saint-Esprit. Et voilà ! Vous êtes devenu, comme moi, tout lumineux.

Vous avez été aussi rempli de la grâce du Saint-Esprit, sinon il vous serait impossible de me voir ainsi dans cette lumière. Que ressentez-vous ? » Motovilov répondit : « Un calme, une paix indicible. Mon cœur est rempli d'une joie inexprimable. - « Et encore ? » - « Une chaleur et un parfum, tels que je n'en ai jamais ressenti. » - « Ce parfum est la bonne odeur du Saint-Esprit, répondit le saint, et cette chaleur n'est pas extérieure, puisque nous sommes en plein hiver et que toute la forêt autour de nous est couverte de neige, mais elle est en nous, conformément à la parole du Seigneur qui a dit : Le Royaume de Dieu est au-dedans de vous (Lc 17,21). » Cet entretien dura encore longtemps et, à la fin, saint Séraphim demanda à son disciple de le consigner par écrit et de le transmettre au monde entier. Le manuscrit de Motovilov ne fut retrouvé que bien plus tard, en 1903, à la veille de la canonisation du saint, et il a connu depuis une diffusion considérable. C'est le message ultime de lumière et d'espérance que le prophète de Sarov laissait à la Russie et à l'Église tout entière. Dans ses instructions, il disait aussi souvent : « Ma Joie, acquiers l'esprit de paix, et alors des âmes par milliers seront sauvées autour de toi. » Cette paix intérieure, qu'il avait acquise au prix de tant de labeurs, se répandait autour de lui comme joie et lumière ; c'est pourquoi saint Séraphim ne laissa pas à la postérité un enseignement développé, mais plutôt un modèle de Vie.

Alors qu'il n'était encore que diacre, la fondatrice du couvent de Divyévevo, situé à quelques kilomètres de Sarov, avait confié au père Séraphim la direction spirituelle de sa communauté naissante. Pendant toute sa vie, il montra une attention paternelle pour ses filles spirituelles. La communauté grandit rapidement, malgré les difficultés économiques. Saint Séraphim l'organisa selon un mode strictement cénobitique, avec la sentence : « En tout temps, ayez les mains au travail et les lèvres à la prière. » Sur l'ordre de la Mère de Dieu, il fonda un second couvent, dit du « Moulin », avec ses filles les plus chères, auxquelles il donna une règle de vie centrée sur la Prière de Jésus. Malheureusement, après la mort du starets, Satan suscita un moine envieux et intrigant, qui s'efforça par tous les moyens de ruiner la réputation et l'œuvre du saint. Il fit fermer le Moulin et occasionna de nombreuses tribulations aux religieuses. Un jour, quelque temps avant la fin de son séjour terrestre, Séraphim fit venir une moniale de Divyévevo et lui annonça, en la couvrant de son manteau : « Nous allons avoir la visite de la Mère de Dieu. » Le moment venu, il la releva et un bruit semblable à celui d'un vent violent dans la forêt se fit entendre, suivi par des hymnes de l'église ; la porte s'ouvrit d'elle-même, et la cellule fut soudain inondée de lumière et d'un parfum très suave. Le saint tomba à genoux, et la Mère de Dieu apparut, précédée de deux anges, de saint Jean-Baptiste et de saint Jean le Théologien, et suivie de douze saintes vierges martyres. La moniale tomba à terre, croyant perdre la vie, alors que le père Séraphim se tenait debout et s'entretenait tendrement avec la Reine du Ciel, comme un ami. La Toute-Sainte lui promit de toujours prendre soin des sœurs de Divyévevo, et en disparaissant elle lui dit : « Mon bien-aimé, bientôt tu seras avec nous ! » Quand ils se retrouvèrent seuls, le starets confessa à la moniale que c'était la douzième apparition divine que le Seigneur lui accordait.

Parvenu à l'âge de soixante-dix ans, souffrant cruellement des suites de ses blessures, mais sans rien relâcher de son activité, saint Séraphim parlait de plus en plus souvent de sa mort prochaine, avec joie et le visage rayonnant. Le 2 janvier 1833, après avoir communié, il vénéra toutes les icônes de l'église, en allumant devant chacune un cierge,

et bénit tous les frères en disant : « Faites votre salut ! Veillez ! Des couronnes vous sont préparées ! »

Puis, après avoir visité son tombeau, il s'enferma dans sa cellule et rendit son âme à Dieu la nuit même, à genoux, en chantant les hymnes de Pâques. Toute la population des environs se rassembla pour ses funérailles.

Par la suite, l'homme de Dieu continua de visiter et de secourir ses enfants spirituels par de nombreuses apparitions et guérisons, et la dévotion du peuple ne cessait de grandir, malgré l'opposition de certains représentants de la hiérarchie ecclésiastique. Finalement, la canonisation de saint Séraphim, le 19 juillet 1903, en présence de la famille impériale, de nombreux évêques et d'une foule de plusieurs centaines de milliers de personnes, venues de toutes les régions de la Russie, marqua son triomphe. Ce fut une dernière manifestation de l'unité du peuple russe et de la gloire de l'Église avant la grande épreuve. Ses précieuses reliques, portées en procession au-dessus de la foule, accomplirent alors de nombreux miracles. En 1926, les bolcheviques les confisquèrent et l'on perdit leurs traces. De manière providentielle, ces précieuses reliques furent retrouvées, en 1991, dans les réserves du Musée de l'Athéisme de Saint-Pétersbourg. Ayant été dûment authentifiées, elles furent solennellement transférées au monastère de Divéyevo, au terme d'une procession triomphale et émouvante à travers les grandes villes de Russie.

Cet événement inaugura en quelque sorte la renaissance de la vie religieuse en Russie.

Source : Synaxaire du P. Macaire de Simonos Pétra au Mont Athos

Le Synaxaire vie des Saints de l'Église orthodoxe

On peut se procurer le Synaxaire par correspondance
à la Librairie du Monastère de la Transfiguration

<https://www.librairie-monastere.fr/vies-de-saints/287-le-synaxaire-vie-des-saints-de-l-eglise-orthodoxe-les-6-tomes.html>